# Chapitre 67 : La Grenouille

Par Beauvais

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Léopold avait distribué les consignes, et les abords du vapauto prirent rapidement l'allure d'une ruche en pleine activité — chacun connaissait sa mission. Une équipe composée de deux gardes et de Léopold lui-même s'équipa de haches, tandis que la scie fut confiée aux Mass. Le conducteur entreprit de dégager l'espace destiné aux tentes, et Polack alla prêter main-forte à Jo, qui tardait quelque peu à rapporter le matériel.

Il trouva Jo assis à même le sol, pointant le coffre du vapauto du doigt, le visage figé par une terreur manifeste.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Sortir les tentes, ce n'est pourtant pas la mer à boire ! « Ni la belle-mère à avaler », compléta-t-il intérieurement.

— Là ! Là ! Là ! Les yeux ! Comme ça !

Il forma avec les mains un cercle démesurément grand, tout en continuant de reculer en rampant sur les fesses. La scène avait quelque chose d'indéniablement comique, et Polack ne put réprimer un ricanement :

— La tente t'aurait fait les yeux doux ? Tu as dû lui taper dans l'œil !

— Il y a une monstricausité là-dedans !

— Allons, Jo ! soupira Polack. Tu as la tente ? Bien, alors va l'installer plutôt que de débiter des balivernes ! Un monstre dans les bagages...

Jo s'éclipsa en maugréant : « Les yeux, les dents, monstricausité ! ».

Polack, quant à lui, s'avança d'un pas résolu vers le compartiment ouvert, bien décidé d'en avoir le cœur net. Il sonda les profondeurs obscures du véhicule, n'y décela d'abord rien d'inhabituel et s'apprêtait déjà à tancer vertement Jo pour sa négligence. Soudain, un bruit lui parvint — comme si quelqu'un rampait en déplaçant le chargement sur son passage — puis il aperçut quelque chose de clair qui ondulait. Il tendit la main et saisit un bout de tissu. Il tira dessus : le bout de tissu émit un reniflement plaintif. Polack accentua la traction, perçut un raclement, comme si quelqu'un ou quelque chose se cramponnait au chargement en résistant. Un effort supplémentaire, et voilà que se tenait devant lui un petit condensé de mécontentement et de culpabilité auquel il pouvait aisément donner un nom : Armance. Armance vêtue de sa plus belle tenue d'équitation ! Armance serrant dans sa main un balluchon

! Armance coupable et furieuse.

Bien que le mécontentement parût prendre le dessus sur la culpabilité, elle se redressa, s'essuya le nez sur sa manche et tapa du pied :

— Noble Die, ce n'est pas une façon de traiter une Dame !

— Montre-moi une Dame, petite horreur, et je la traiterai comme telle ! explosa Polack, qui n'était nullement disposé aux politesses.

Il l'attrapa par les épaules et la secoua, résistant avec peine à la tentation de lui administrer une bonne fessée :

— Espèce de pot de colle désobéissant ! J'exige une explication !

Armance perdit de sa superbe et eut recours au meilleur argument d'une jeune fille : elle fondit en larmes.

— Je ne sais pas commeeent...

Polack, sur qui cet argument faisait merveille, cessa de la secouer, s'accroupit devant elle et la prit dans ses bras, puis lui caressa doucement la tête :

— Comment expliquer ? Par les mots qui sortent de ta bouche, c'est encore le plus commode, ma petite terreur !

Armance se détendit entre ses bras, soupira et, en tripotant l'un des boutons du blouson de Polack, entama son récit :

— Vous alliez partir tôt ! J'avais peur de vous rater ! Et je sais où papa gare La Grenouille...

Devant l'air étonné de Polack, elle désigna le vapauto du doigt :

— La Grenouille, quoi ! Papa la prend pour aller voir les fermages isolés.

Elle épela consciencieusement « fermages isolés », puis poursuivit avec fierté :

— C'est papa qui l'a dessinée tout seul et fait construire en ville ! Elle va partout !

Polack sourit malgré lui de cette vantardise enfantine — son papa est toujours le meilleur !

— Parfait, ton papa est très doué et nous l'aimons ! Mais j'aimerais tout de même une explication !

— Mais c'est tout, s'étonna presque sincèrement Armance. Je sais où se trouve la Grenouille. Quand tout le monde est allé se coucher, je me suis installée derrière les bagages. Je voulais

vous faire coucou et vous embrasser. C'est touuuuut ! Mais je me suis endormiiiiie... J'ai pas fait exprèèèèès !

Les larmes se remirent à couler et Polack la serra plus fermement dans ses bras, avant d'entendre un discret toussotement au-dessus de sa tête. Il leva les yeux et aperçut Léopold qui les observait avec un air ironique :

— Tu crois réellement à ce ramassis de sornettes ? Regarde comment elle est habillée ! Elle a même préparé ses bagages !

Léopold désigna tour à tour Armance en tenue d'équitation et son balluchon.

— Alors, jeune fille, j'attends des explications !

Les larmes séchèrent comme par magie sur le visage de la fillette. Elle se libéra des bras protecteurs de Polack, se redressa en relevant fièrement le menton et prit une voix affectée, imitant visiblement quelqu'un :

— Vous êtes trop jeune, vous êtes une fille ! Cette conduite ne vous sied pas ! Vous ne pouvez venir !

Puis elle conclut fermement, un triomphe à peine dissimulé dans le regard :

— Alors cette fois je viens ! Nous sommes top loin de la maison pour me renvoyer !

Léopold se pencha vers elle et sourit de toutes ses dents. Curieusement, ce sourire fit tressaillir Armance, qui perdit aussitôt de son assurance :

— Fort bien, ma très chère fille, vous avez gagné !

Ce vouvoiement revêtait, pour Polack — qui connaissait désormais très bien son époux —, une signification on ne peut plus précise : ce dernier était hors de lui. Il tenta donc de s'interposer, oubliant entièrement l'adage selon lequel entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt, et récolta presque simultanément :

— Ne te mêle pas de ça !

— J'ai pas peur !

Polack leva les bras en signe d'apaisement et recula, contemplant ce couple singulier — une fillette dressée sur la pointe des pieds, toisant un homme qui la surplombait en cherchant à l'écraser de son autorité. Ils se ressemblaient à un point tel que nul n'en douterait : père et fille. Il jeta alors un coup d'œil sur l'assistance pour s'assurer que cette scène de famille n'attirait pas l'attention — et constata, à son grand dam, que chacun avait interrompu ses occupations et suivait le déroulement du spectacle avec un intérêt manifeste. Il lui sembla même que certains s'adonnaient aux paris.

Polack rejoignit d'un bond le groupe de badauds le plus proche et gronda :

— Plus rien à faire ? Je vous trouverai alors une occupation !

Il saisit Jo, celui qui se tenait les bras ballants à portée de main, par l'oreille :

— Les tentes, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

Puis il le relâcha en s'essuyant les mains sur le pantalon et contempla avec satisfaction l'activité frénétique qui reprenait, en se disant que posteropoder moralement son prochain était salutaire et se révélait parfois d'une redoutable efficacité.

Après avoir remis ses compagnons de voyage dans le droit chemin, il retourna vers le drame qui se jouait près de la Grenouille, constatant qu'il n'avait pas manqué grand-chose. La disposition des antagonistes était exactement la même, et Léopold continuait d'énumérer les « gains » d'Armance en repliant les doigts pour appuyer son propos.

— Vous n'étiez pas prévue. Vous avez gagné des repas de voyage en prélevant sur les rations de ceux qui figuraient au départ. Une nuit sous la tente sans couverture, si personne ne consent à vous céder la sienne. Estimez-vous heureuse de ne pas dormir à la belle étoile ! Le voyage du lendemain sur les banquettes arrière en compagnie des gardes, et le retour au domaine à bord de la Grenouille, lorsqu'elle repartira.

Armance parut soupirer de soulagement et une étincelle de ruse traversa fugacement son regard, avant que ses yeux ne retrouvent leur candeur enfantine. Ce fut si bref que Polack crut à un mirage. Mais aux paroles suivantes de Léopold, le visage de la fillette s'assombrit :

— Vous avez également mérité une punition, dont je vous communiquerai la teneur en temps voulu.

Léopold se redressa et changea de ton :

— En voyage, tout le monde participe ! Armance, tu es affectée à l'équipe « tentes » ! Tu passes sous les ordres de Joseph !

***

Le reste de la journée se déroula sans incident majeur et s'avéra, tout compte fait, des plus fructueux. Les égratignures récoltées lors de l'abattage de l'arbre et les vêtements lacérés par les branches ne furent considérés par personne comme un véritable désagrément. Nul ne se plaignit davantage des échardes — ce supplice des bûcherons inexpérimentés leur fut épargné, le tronc n'en produisant presque aucune car il appartenait à cette catégorie de végétaux que Mass Eustache qualifia de ferrugineux.

C'était là une chance et une malchance à la fois : point d'échardes, certes, mais la découpe s'avérait particulièrement ardue, le bois émoussant rapidement haches et scies. Il fallut donc tout le reste de l'après-midi pour le sectionner en deux endroits et dégager un passage suffisant pour la Grenouille.

Les tentes, malgré « l'aide » de Jo et d'Armance, furent dressées, et l'on prit soin de délimiter un espace à l'aide de pierres pour y allumer un feu de camp sans risquer de provoquer un incendie de forêt. Une fois le brasier allumé, tous se rassemblèrent autour pour un repos bien mérité. Le repas, sans prétention gastronomique — composé d'aliments lyophilisés —, avait du moins l'avantage d'être chaud et de restaurer les forces, à défaut de réjouir les papilles.

Kamelio les rejoignit un moment, contempla tristement ce « festin », puis s'envola en quête de sa propre pitance — courant sur le sol ou volant dans les airs —, abondante en cette saison dans les sous-bois. Il revint une heure plus tard, repu, satisfait et même magnanime : il apporta dans ses serres quelques créatures ailées que Polack ne parvint pas à identifier. Ce geste fut accueilli avec une joie unanime, les créatures s'avérant comestibles et même délicieuses une fois rôties à la broche au-dessus des charbons rougeoyants. Polack adressa à Kamelio une pensée empreinte de reconnaissance admirative, et celui-ci se rengorgea de fierté. Un peu de flatterie ne nuisait à personne.

Réunis autour du feu, les voyageurs épuisés prirent le temps de se délasser après ce repas, bien supérieur à leurs attentes, en échangeant des anecdotes puisées dans leurs aventures passées et des histoires forgées de toutes pièces — les unes aussi habilement tissées que les autres. Mais la fatigue accumulée au fil de cette longue journée finit par avoir raison d'eux, et ils rejoignirent leurs couchages de fortune pour la nuit, sous la veille attentive du fidèle Kamelio, dont le sommeil possédait naturellement la légèreté d'un animal sauvage.

Il va sans dire qu'Armance ne dormit pas sans couverture : les gardes dénichèrent une couverture de rechange dans le chargement, et son balluchon fit un excellent oreiller. Elle s'installa ainsi avec tout le confort que les circonstances permettaient dans la tente que partageaient Polack et Léopold. Les gardes et Jo occupèrent une deuxième tente, tandis que les Mass durent se contenter de leur mutuelle compagnie.

***

Le lendemain matin, ils prirent la route dès l'aube et avancèrent à bonne allure — du moins pour la Grenouille, à quelque quinze kilomètres à l'heure. Quelques obstacles vinrent entraver leur progression : par endroits, le vapauto peinait à se faufiler entre les arbres, et des troncs de tailles diverses leur barraient parfois le chemin. Rien de comparable, cela dit, au colosse de la veille. Les plus modestes disparaissaient sous les chenilles, provoquant de légères embardées ; d'autres exigeaient une halte et quelques coups de hache avant de pouvoir être écartés.

Dans l'habitacle, la vie suivait son cours à son rythme propre. Les gardes se relayaient avec régularité au volant, afin d'accorder au conducteur quelque répit après la tension qu'imposait un terrain aussi accidenté.

Les Mass ne se parlaient plus du tout : Mass Eustache regardait droit devant lui, l'air réprobateur, tandis que Mass Christobald gardait les yeux rivés sur la carte — fort inutilement, du reste, car ils venaient de pénétrer dans une contrée représentée sur la carte par une tache blanche.

Léopold descendait fréquemment du véhicule pour reconnaître les tronçons les plus ardus et se dégourdir les jambes.

Armance et Jo somnolaient.

Polack, quant à lui, feignait de dormir pour dissimuler sa nervosité. Il percevait aux confins de sa conscience comme un bourdonnement ténu, un chatouillement diffus, ou peut-être une douleur fantomatique — il n'aurait su le nommer avec précision, mais cela ne le rendait pas moins anxieux pour autant. Un pressentiment ? Dans son inquiétude, il consultait régulièrement Kamelio, envoyé en éclaireur, qui lui renvoyait par leur lien mental des images d'une forêt somme toute paisible, quoique sauvage.

Soudain, le flot d'images paisibles se transforma. Polack perçut d'abord l'effroi, puis l'épouvante qui s'emparait de Kamelio. Vinrent ensuite des images éparses, difficiles à identifier : du vert sombre, une griffe, un œil, une crête.

Polack ne saisit pas immédiatement la cause de cette panique — un animal, soit, mais de là à s'alarmer autant ? Pourtant, au bout de quelques secondes, lorsqu'un arbre entra à son tour dans le champ visuel de Kamelio, il comprit avec stupeur : oui, c'était bien un animal. Un lézard, pour être plus précis — mais d'une taille colossale.

« Un Barra-Spara », chuchota-t-il, avant d'ouvrir les yeux.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.*
*Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés